

Première partie

Vivre en ce temps-là...

I. En ce temps-là...

Il y a 35 000 ans, quelque part dans le sud-ouest de la France

Hamzu était un bon chasseur. Des gens de sa tribu il avait la silhouette trapue, les membres robustes et la musculature puissante. Ses cheveux et son visage étaient enduits d'une mixture de boue, d'ocre et de graisse, ce qui le protégeait des insectes et camouflait son odeur. Sous la barre proéminente de ses arcades sourcilières brillaient des yeux profonds et sombres.

Comme les autres chasseurs, il se déplaçait sans bruit, avec des mouvements économes. Mais son talent à pister les animaux n'appartenait qu'à lui. Même à l'époque où il n'était qu'un jeune garçon, Hamzu avait conscience de posséder un odorat supérieur à celui des autres fils du Mammouth. Il n'en tirait aucune vanité. Son odorat représentait une chance supplémentaire pour le clan, voilà tout.

Inconsciemment, Hamzu filtra l'air entre ses larges narines. Quelque chose retint son attention. Une odeur, d'abord diffuse, puis qui se précisa à mesure que le chasseur étendait ses perceptions au-delà du monde visible. Le vaste plateau semblait désert. A perte de vue la végétation n'était qu'étendue d'herbes rases desséchées par l'été ; pas un arbre, à peine quelques arbustes éparpillés çà et là. Les graminées, les carex, les touffes de sauge et d'armoise recouvraient de vert brun les coteaux alentour, mais Hamzu savait que le sol restait gelé en profondeur. Il suffisait de creuser quatre longueurs de bras pour tomber sur une terre dure et compacte.

Le chasseur aiguisa son regard. Devant lui, une grande étendue vide et découverte. Hamzu ne s'y fia pas. L'odeur des intrus, choquante, flottait autour de lui.

Aussitôt son pouls s'accéléra et des idées de meurtre l'envahirent. Hamzu n'aimait pas se battre, pourtant, et c'était là l'essentiel, quiconque violait leur territoire devait en subir les conséquences. Si un clan tolère qu'on lui vole sa terre et son gibier, comment peut-il rester un clan ?

Hamzu marchait au-devant du groupe de chasse, en éclaireur. Ils étaient à deux jours du campement. Le groupe allait devant lui, chassant de-ci de-là le gibier qui se présentait en attendant le retour de l'automne. Et des rennes. C'était un gibier facile à abattre durant ses grandes migrations du printemps et de l'automne, un don que la Terre Mère accordait à ses enfants. Chevaux, bisons, aurochs, antilopes saïgas et grands cerfs complétaient ce menu au gré des pérégrinations quotidiennes, sans parler des oiseaux et de la petite faune. Le gibier ne manquait pas et le clan du Mammouth mangeait tous les jours à sa faim. Le clan s'aventurait parfois à traquer les félins, les canidés et les ours pour leurs dents et leur fourrure. Hamzu pistait justement un lion des cavernes—dont les traces l'entraînaient vers des éboulis rocheux—quand l'odeur des étrangers l'avait frappé de plein fouet.

Il rebroussa chemin pour prévenir le groupe de chasse. Lorsqu'il s'approcha, le chef leva la main et les chasseurs s'arrêtèrent. « Des ennemis », leur dit Hamzu.

Les chasseurs se tendirent et Hamzu lut la colère dans leurs yeux.

– Où ? Combien ? demanda Shamash. C'était un homme dans la force de l'âge, large de poitrail et court sur pattes. Ses paupières tombantes lui donnaient l'air endormi, air auquel il n'eût pas été bon de se fier. Il se battait avec tant de ruse et de cruauté qu'aucun mâle ne l'avait défié depuis trois saisons.

– Près du grand ravin. Peut-être six, peut-être huit. Ils viennent de loin.

Shamash sourit. Ce n'était pas un sourire plaisant à voir et il aurait gelé le cœur des ennemis—comme il avait gelé celui de ses rivaux—s'ils avaient pu le contempler. Huit ennemis. Autant dire qu'ils étaient déjà morts.

– C'est un jour pour tuer, annonça Shamash en brandissant sa sagaie.

Les chasseurs se déployèrent silencieusement vers le nord à la suite de leur chef. Ils coururent parmi les herbes et les genévriers nains sur environ cent jets de sagaie avant de bifurquer à l'est là où s'achevait le plateau. Hamzu jeta un coup d'œil attentif sur son jeune frère mais le gosse se débrouillait bien. Il suivait le rythme sans souffler et ses pieds frappaient le sol avec légèreté. Temür entraînait alors dans sa dixième année. Pas tout à fait un homme, plus vraiment un enfant. Quoique jeune, il était déjà robuste et il accompagnait les hommes pour dépecer le gibier et transporter les quartiers de viande au campement.

L'odeur des intrus devint insupportable. Shamash fit arrêter la colonne. D'un geste, il intima aux chasseurs de se disperser et de ramper en direction du ravin. Ils s'accroupirent et progressèrent lentement sur les coudes et sur les genoux comme pour chasser le mégacéros à l'affût. Arrivés au bord du plateau, ils s'arrêtèrent et observèrent.

De là où ils étaient, ils pouvaient voir les intrus tapis en contrebas. Outre trois hommes valides, le groupe comprenait deux blessés, l'un à la poitrine, l'autre à l'avant-bras, deux femmes et une fillette. Tous étaient maigres, sales, mâchurés de piqûres et de traînées sanglantes. Équipés seulement d'épieux et de couteaux, ils furent tétanisés de peur en voyant surgir une douzaine d'hommes féroces qui entonnaient leur chant de guerre. Pourtant, ils ne cherchèrent pas à fuir, sachant visiblement qu'ils n'iraient pas loin.

Les sagaies volèrent. Certaines se perdirent dans les broussailles mais un homme et une femme s'écroulèrent. Du sang gicla des terribles blessures de leur ventre. Les autres s'élançèrent avec désespoir et une bataille au corps à corps s'engagea.

Le premier intrus eut à peine le temps de lever son épieu avant que Shamash lui plante sa hache dans l'estomac. Avec un frisson d'effroi, Hamzu vit Temür se faufiler parmi les combattants pour cisailer les jarrets de l'homme blessé à la poitrine qui affrontait Elbek, leur deuxième père. L'homme dont l'avant-bras pendait réussit à blesser Dayan, fils de Shamash, avant de tomber, victime d'une sagaie qui lui transperça la mâchoire de part en part. Le gros Bulgrar se rua sur le dernier homme valide et lui fracassa le crâne d'un coup de hache.

En quelques instants, le massacre fut terminé. Les envahisseurs furent abattus, égorgés et alignés tout sanglants sur le sol. Seule la fillette fut épargnée. Le clan, toujours soucieux de croiser son sang, était assez prospère pour l'adopter.

Shamash préleva le foie de son adversaire et mordit à pleines dents. Le bon sang juteux dégouлина sur sa barbe. Puis il s'essuya la bouche d'un revers de main et hurla :

– Nous sommes les hommes du clan du Mammouth !

Les chasseurs poussèrent un cri victorieux qui résonna longuement entre les parois du ravin.

Temür s'approcha de la fillette. Amorphe, elle se balançait d'avant en arrière, d'arrière en avant, les genoux enserrés entre ses bras osseux. Le garçon nota cependant qu'elle avait la charpente massive des êtres résistants. Et qu'elle fût résistante, son histoire le prouvait. C'était la seule enfant d'un clan au bord de l'extinction, un clan assez désespéré pour abandonner ses terrains de chasse. Elle ferait une reproductrice de choix. Déjà, dans son cerveau de petit mâle, germaient l'idée de se l'approprier.

– Le clan du Mammouth est puissant, dit Temür en bombant le torse. Le clan du Mammouth te nourrira et te protégera.

Aucune réaction. Comme si Temür n'existait pas, elle continuait à se balancer, le visage caché par la broussaille de ses cheveux. Un peu vexé, il répéta d'une voix plus forte.

– Je te dis que le clan du Mammouth te nourrira et te protégera. T'as plus rien à craindre.

Alors, écartant ses cheveux couleur d'automne, elle lui lança un regard qui signifiait, au mieux : *Tu ne vaux pas davantage que de la fiente de lion.*

– Tu sais rien, déclara-t-elle d'un ton définitif.

Ces mots dits, elle se renferma dans son mutisme. Temür aurait dû être en colère, mais quelque chose dans la voix et dans le regard de la fille l'arrêta, une impression bizarre, diffuse, comme si effectivement elle en savait plus que lui.

Pendant ce temps, les chasseurs découpaient les carcasses. C'était de la bonne viande, riche et goûteuse, qu'ils mangeraient avec d'autant plus d'appétit qu'elle provenait d'ennemis honorables et qu'elle leur avait coûté beaucoup d'énergie. Une telle viande ne devait pas être gaspillée. Au loin, on entendit une hyène feuler. Shamash les pressa. Attirées par l'odeur du sang, les hyènes n'allaient pas tarder à rôder autour du vallon. Le clan vivait sous la menace constante de ces prédateurs redoutables, n'ayant peur de rien, qui s'attaquaient aux jeunes et aux individus isolés. Il était même arrivé qu'une meute de ces fauves s'attaque à des groupes de chasseurs armés, et les contraigne à abandonner le gibier avant de battre en retraite.

– Merde, s'exclama brusquement Kuresh en levant son couteau au dessus du cadavre qu'il était en train de dépecer. Il plissa le front. Ce type avait une drôle de blessure à la poitrine.

– Grouille, Kuresh ! se contenta de grogner Shamash.

Le père de Temür se remit au travail. Mais quelque chose devait le troubler car au lieu de scier les articulations, il ouvrit la poitrine des poumons à l'estomac. Il fouilla l'intérieur avec son couteau.

– Qu'est-ce que tu fous ? fulmina Shamash. Il n'était pas vraiment inquiet à cause des hyènes, juste désireux de marquer son autorité.

– Viens voir ça, répondit Kuresh sans ciller.

Temür plissa les yeux pour mieux distinguer l'objet sanglant que son père retournait entre ses doigts. C'était une pointe en os. Ou en bois de renne. Même de loin, on voyait qu'elle était bizarre. L'une des extrémités était très effilée et l'autre, celle qui avait peut-être été fixée à une hampe, était fendue. Une chose était certaine. Ils ne connaissaient aucun clan susceptible de façonner pareil objet.

Shamash saisit la pointe et, après l'avoir essuyée sur le vêtement du mort, l'examina d'un air perplexe. Sous ses arcades sourcilières proéminentes, Temür vit filtrer une étincelle de crainte, puis ses paupières retombèrent sur ses yeux ronds. Le chef fit signe à Ankidou de s'approcher.

– A ton avis, qui a pu fabriquer ça ?

Ankidou était le plus habile tailleur de silex du clan. Parfois, alors que Temür observait ses mains voltiger au dessus du bloc de pierre, il avait l'impression que les couteaux, les grattoirs et les burins jaillissaient spontanément sous la frappe du percuteur. Examinant à son tour l'objet avec la plus grande attention, le tailleur de pierre sembla réfléchir, hésiter, avant de secouer la tête.

– Aucune idée.

Tous les chasseurs tendaient l'oreille. Malgré l'euphorie de la victoire, ils savaient que de nombreux dangers guettaient le clan du Mammouth et que la prudence, si elle ne changeait pas le passé, préviendrait peut-être les périls à venir. Tout élément inconnu était un danger potentiel. Cette pointe signifiait-elle qu'un nouveau clan venait de s'installer ? Où ? Tous les territoires de chasse environnants appartenaient à des clans connus, sinon amis.

– Bah, conclut Shamash d'un ton faussement désinvolte, c'est rien qu'une pointe en bois de renne.

Personne ne s'y trompa. Shamash, sagement, décidait de clore le sujet afin d'éviter les questions stériles. A cet instant, l'important était de finir ce qu'ils étaient en train de faire, et de retourner rapidement au campement. Là, une fois en sécurité, reposés, nourris avec autre chose que de la viande séchée, il serait temps d'aviser et de consulter la chamane.

Et vite ils firent. Revenir jusqu'au fleuve ne leur prit qu'un jour. Le clan habitait la Vallée du Renne, ainsi appelée parce que c'était le passage emprunté chaque année par des milliers de ces

animaux. Les huttes étaient regroupées parmi les arbres en bordure d'une rivière qui se jetait dans le fleuve. Les bouleaux, les ormes, les noisetiers, les frênes et les saules qui moutonnaient en galerie le long des rives, ou en bosquets épars sur les collines basses, fournissaient des baliveaux pour les épieux, du bois pour alimenter le foyer et, selon la saison, des baies et des fruits. Le bois était précieux. Il était aussi malheureusement assez rare en ce paysage aride et froid où dominait une végétation d'herbacées et de petites plantes. On brûlait souvent des os faute de meilleur combustible.

Comme tous les fils du Mammouth, Temür supportait bien le froid mais il ne l'aimait pas. Personne ne l'aimait. Le froid affaiblissait les corps et décourageait les âmes. Mais en cette après-midi de fin d'été, le soleil chauffait la Terre Mère de façon agréable. On entendait des rires d'enfants monter de la rivière ; le murmure des voix se propageait dans la brise. Les voix faiblirent quand Ankidou, envoyé en éclaireur, arriva au campement, puis repartirent de plus belle. Des hurlements de joie accueillirent l'arrivée des chasseurs.

Une femme qui raclait des peaux devant sa hutte posa le grattoir et se redressa. Temür la regarda avec fierté. Sa mère, c'était une force de la nature. Aussi large que haute, Parvati en imposait. Les cheveux grisonnants mais encore drus, les épaules larges, la poitrine lourde et généreuse, elle respirait, de la nuque au talon, la confiance en soi des gens qui ont toujours triomphé de l'adversité. Elle avait, sur toutes les femmes de la tribu, une volonté d'avance. Volonté dans le port de tête, volonté dans les yeux, dont le marron était moucheté de pépites vertes, volonté dans la voix, tonnant dans de grands éclats de rire ou de grands éclats de colère. Sur les neuf enfants qu'elle avait mis au monde, cinq avaient survécu, chance que les Esprits n'accordent qu'à celles qu'ils aiment vraiment.

Parvati alla au-devant de ses époux.

– La journée a été bonne, je vois.

Kuresh sourit, Elbek gonfla imperceptiblement les muscles.

– On a tué du gibier.

– Et elle ? demanda Parvati en coulant un regard en direction de la fillette.

– Elle est trop maigre pour être mangée, fit Kuresh en souriant plus largement.

– Agrandir le clan est une bonne chose, ajouta Elbek. La gamine est coriace. Sa force nous rendra forts.

– Peut-être. Et peut-être pas. La fille peut nous détester.

Elbek haussa les épaules, des épaules massives qui portaient des traces de vieilles cicatrices, et plissa ses yeux noirs.

– Pourquoi ?

– Nous avons massacré les siens.

– Elle oubliera.

Elle n'oubliera pas. Temür respectait le silence exigé par la politesse en présence des adultes mais il pensait que son deuxième père se trompait. Les brèves paroles de l'étrangère l'avaient impressionné. Ayant déposé les sacs de viande près du foyer extérieur, il l'observa, debout au milieu des hommes et des femmes qui l'entouraient avec curiosité. La fillette ne cillait pas. Elle avait une joue enflée et des traînées sanglantes autour des chevilles. Ses vêtements déchirés et crasseux tombaient en lambeaux. Les murmures excités s'amplifiaient autour d'elle, jusqu'au moment où une femme du nom de Kara lui posa la main sur l'épaule en signe d'adoption.

Moins heureuse que Parvati, Kara venait de perdre son dernier enfant, un garçon de deux ans mort subitement durant son sommeil, et elle sentait monter autour d'elle le bourdonnement des rumeurs où revenaient, comme des brandons incandescents sur une plaie ouverte, « mauvais œil », « Kara la malchanceuse », « punition des Esprits ». Les femmes s'écartaient lorsqu'elle venait se laver à la rivière. Certains enfants jetaient des pierres dans son dos. Il était grand temps que Kara devienne mère à nouveau car le clan lui menait la vie dure.

– On a faim, femme de mon cœur, dit Kuresh. Il serait bon de préparer la viande pour fêter cette journée.

– Je m’en occupe de suite, homme de mes nuits, répliqua Parvati avec bonne humeur.

Pendant que sa mère rejoignait les autres femmes pour préparer le repas, Temür alla se laver à la rivière. Il plongea dans les eaux fraîches avec délectation, sentant la fatigue s’envoler peu à peu de ses membres. Le crépuscule tombait. Le ciel pourpre s’assombrissait à mesure que les rayons du soleil baissaient et les ombres s’allongeaient.

Une fois dégrasé, Temür se mit à rôder aux alentours du foyer extérieur, ainsi que les autres garnements de son âge, dans l’espoir tenace quoique toujours déçu d’obtenir un morceau. Attendant avec impatience l’heure du repas, il regardait les femmes et l’eau lui montait la bouche. Une fois le cerveau prélevé, les carcasses furent écorchées, dépecées et rôties, les os longs broyés sur des enclumes à l’aide de marteaux de pierre, la moelle mélangée avec des herbes et cuite sur des pierres chauffées.

Rassemblée autour du foyer, la tribu festoya avec allégresse. On servit d’abord les abats, crus, accompagnés d’une bouillie d’oignons et de racines. On mangea ensuite la viande rôtie, saupoudrée de sel, et la moelle.

Quand ils furent tous amplement rassasiés, Shamash se leva et raconta la bataille. Le chef était superbement paré. Une heure auparavant, Boroméa et Lagamar avaient peint ses bras et son visage de tatouages ocres avec autour des yeux un cerclage noir du plus bel effet, et relevé ses cheveux avec une coiffe de plumes multicolores. Des anneaux d’ivoire décoraient ses vêtements et une canine de loup perforée se balançait autour de son cou.

Shamash, en bon conteur, obtint l’attention générale sans effort. Il y avait dans sa voix, dans ses gestes, et jusque dans ses silences, un je-ne-sais-quoi qui gonflait la poitrine des hommes et rendait les femmes rêveuses. Il loua le courage de ses chasseurs. Il loua le courage de l’ennemi. Il détailla longuement le terrible corps à corps qui l’avait opposé au chef des envahisseurs. Cependant, remarqua Temür, il ne fit aucune allusion à la mystérieuse pointe en bois de renne.

Dès qu’il eut terminé, chacun voulut entendre encore et encore le récit complet de leurs exploits. D’autres chasseurs se levèrent. S’ensuivit un brouhaha animé auquel tout le monde participa.

Mirash, la jeune sœur de Temür, lui planta son coude dans les côtes.

– Dis, tu y étais ? Raconte encore.

L’excitation colorait ses joues et les flammes qui dansaient dans ses yeux roux n’étaient pas seulement le reflet des flammes du foyer. Il se mit à bâiller ostensiblement.

– Non, je suis trop fatigué.

Mirash serra ses petits poings en le foudroyant du regard.

– Méchant ! Raconte, sinon je te réveillerai cette nuit !

Mirash avait une façon bien à elle d’insister quand elle voulait obtenir quelque chose. Elle était capable de tarabuster son interlocuteur jusqu’à la nausée, répétant inlassablement la même demande, deux fois, quatre fois, dix fois—avec un petit air grave qui le désarmait. Tout attendri, Temür la prit sur ses genoux.

– Ho, ho, dit-il en taquinant ses boucles. Alors j’ai pas le choix, hein ?

Pendant qu’il enjolivait son récit de péripéties fictives, pour la plus grande joie de Mirash, le son d’un pipeau s’éleva, aigre et mélancolique. Ce pipeau en os d’oiseau, le vieux Batik le tenait de son père. L’âme d’un rossignol y était emprisonnée et son chant rappelait aux hommes la brièveté de l’existence terrestre.

Les danses commencèrent, célébrant la nourriture et remerciant le Grand Mammouth. Quelques femmes, parmi lesquelles Parvati, se mirent à danser autour du feu, en riant et en se déhanchant, bientôt rejointes par les hommes. Elles tapaient des pieds, levaient les bras, tournoyaient en soulevant leur fourrure qui dénudait des cuisses rondes et musclées. Il y avait dans cette sorte de danse une lourde sensualité qui excitait les hommes. Plus d’un couple partit derrière les buissons, avant de revenir prendre place dans le cercle, et des enfants furent conçus cette nuit-là. C’était une bonne chose pour le clan. Quand les hommes sont nombreux, ils se sentent forts.

Les chants et les danses continuèrent une bonne partie de la nuit. Tout le monde avait le cœur à la fête. Quand les braises virèrent au pourpre, Mirash somnolait contre l'épaule de Temür. Il transporta sa petite sœur à l'intérieur de leur hutte et la déposa avec précaution sur sa litière de peaux au milieu des ronflements. Il ressortit. Par cette belle nuit d'été, le garçon préférait dormir à la belle étoile et profiter de la fraîcheur. Il n'était pas le seul à avoir eu cette idée car, en cherchant un endroit tranquille pas trop loin du feu, il distingua çà et là des silhouettes allongées sur le sol.

Il mit longtemps à trouver le sommeil. Sa mère lui avait appris que le clan du Mammouth appartenait à une vaste tribu. « Regarde, disait-elle en repliant les doigts de ses mains, il y a le clan de l'Ours des cavernes, le clan du Cheval, le clan de la Loutre, le clan du Bison, le clan du Sanglier et le clan du Passereau. On vit en petits groupes parce que la Terre Mère ne peut nourrir plus de quelques familles sur un terrain de chasse. Mais on est tous des Hommes Vaïs. Quand arrive le milieu de l'été, les célibataires vont sur le plateau du Serpent ; tout le monde chante, danse et offre des présents. Certains trouvent la personne qui convient. »

A ce moment-là Hamzu, qui écoutait en silence, demandait gravement. « Mais un homme peut choisir une femme à l'intérieur du clan ? »

« Ça arrive. C'est pas mal ; mais la plupart des jeunes préfèrent chercher ailleurs.

« Pas moi. »

Cette histoire d'épouse n'intéressait pas du tout Temür. Il s'empressait de questionner sa mère sur un sujet autrement plus excitant pour un mioche de six ans.

« Est-ce que les clans se battent ? »

« Parfois. La guerre est sacrée lorsqu'un clan envahit notre territoire de chasse. Mais qui serait assez stupide pour faire ça ? »

Apparemment, la réponse allait de soi. Croisant les bras derrière sa nuque, Temür observa les étoiles en réfléchissant. Aujourd'hui huit personnes, pas des Hommes Vaïs mais des Hommes quand même, avaient été assez stupides pour se faire tailler en pièces. Pourquoi étaient-ils venus sur les terres du clan du Mammouth ? Que cherchaient-ils ? *Que fuyaient-ils ?*

Une main invisible serra soudain la gorge du garçon. Les étoiles se brouillèrent et tournoyèrent et reprirent leur place.

Franchement pas envie de savoir !

Au pays des glaces, il y a très longtemps, un dieu descendit du ciel pour se mêler aux hommes et leur apprendre l'usage du feu. Il s'appelait Mikomilau. Mikomilau, qui était un ours, s'intégra à la communauté des hommes ; il s'y maria, eut des enfants, chassa avec eux. Or il advint qu'un jour son regard tomba sur un bébé qui mourut instantanément, comme foudroyé, bien qu'il fût en bonne santé. Car, en dépit de son amitié pour les hommes, l'ours ne pouvait maîtriser complètement sa nature sauvage. Il s'enfuit vers la forêt. Les gens de la tribu se lancèrent à sa poursuite et s'emparèrent de lui. Les hommes dressèrent un grand bûcher tandis que les femmes aiguisaient les couteaux, puis on ligota Mikomilau. Au milieu des flammes, le rugissement de l'ours couvrit les rugissements du brasier. Mais voici qu'une violente déflagration éparilla brandons, cendres et braises aux quatre vents et Mikomilau, parce qu'il était un dieu, réussit à gagner le ciel.

Une grande crainte s'empara du cœur des hommes. Pour apaiser l'esprit de l'ours, ils chantent et dansent en son honneur chaque année, quand l'éclat de son œil illumine la nuit au plus fort de l'été.

Légende du pays des hommes.